

Cinquième dimanche de Carême - Année C

Frère Giovanni Battista

Livre du prophète Isaïe 43, 16-21

Psaume 125

Lettre de saint Paul apôtre aux Philippiens 3, 8-14

Évangile selon saint Jean 8, 1-11

Église Saint-Gervais - Saint-Protais, Paris

6 avril 2025

Un Dieu qui tue et un Dieu qui donne la vie ; voilà quelles sont les deux visions de Dieu qui se rencontrent et, pourrait-on dire aussi, qui s'affrontent dans cette page d'évangile. Un Dieu qui tue et un Dieu qui donne la vie ; un Dieu qui condamne et un Dieu qui fait miséricorde. Qui sait combien ces deux visages de Dieu, le faux et le vrai, s'affrontent aussi dans notre vie intérieure, dans notre manière de discerner et d'évaluer la réalité, dans nos relations et même jusque dans notre manière de vivre en chrétiens ?

Qui, parmi nous, ne se sent pas fréquemment, pour ne pas dire chaque jour, pris ou tiraillé entre un devoir de faire un choix de rigueur et d'intransigeance dans sa vie, dans ses choix et dans ses relations, et le désir d'être accueilli et d'accueillir les frères et sœurs qui nous entourent tels que nous sommes ? Apparemment on peut punir par amour et par amour on peut accueillir et pardonner ; on le voit même dans notre vie de tous les jours. Mais, au-delà des apparences, on voit bien qu'entre ces deux sentiers qui s'ouvrent devant nous, il doit y en avoir un qui n'est pas le bon.

Il est important, voire urgent et nécessaire de se rendre compte que les deux visages de Dieu qui émergent de cette page d'évangile, à savoir le dieu des scribes et des pharisiens et le Dieu de Jésus, nous habitent nous aussi, en même temps. Et ces deux visages de Dieu ne sont pas du tout inertes, inactifs ; chacun d'eux va engendrer en nous un modèle d'humanité bien précis et une religion tout à fait différente de l'autre.

On peut en effet vivre la religion en se sentant chargé de défendre Dieu face aux hommes, face au mal, et même mystérieusement appelé à le faire, comme s'il s'agissait d'une véritable vocation. Comme si c'était l'homme qui, sur cette terre, devait, en quelque sorte, permettre à Dieu d'exister, d'être respecté et obéi. Cet homme craint le risque que Dieu "meure" s'il ne le soutient pas et ne le promeut pas dans la société et dans son entourage. Il est donc prêt à tout pour faire vivre Dieu. Et notre expérience atteste d'ailleurs combien les hommes peuvent devenir

cruels et impitoyables lorsqu'ils croient pouvoir légitimer leur violence par des lois divines.

Il y a une autre manière de vivre la religion, celle qui ne fuit pas notre statut de créatures, qui nous amène à vivre l'expérience libératrice d'un Dieu qui n'a pas besoin d'être protégé, d'être défendu, car c'est lui qui vient au milieu de nous pour nous guérir. Celle qui sait que la vérité, tôt ou tard, s'impose par elle-même et non pas grâce à l'agressivité des hommes car « ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes » nous enseigne saint Paul (1 Co 1,25b). Celle qui ne se contente pas de suivre des principes et des normes, mais qui comprend la vie chrétienne plutôt comme un humble chemin à la suite de Jésus, et dépendant toujours du Christ.

Si nous y réfléchissons, effectivement dans cet évangile deux univers religieux tout à fait éloignés l'un de l'autre et même opposés se rencontrent et s'affrontent autour de la découverte de ce cas d'adultère. Et par conséquent aujourd'hui, notre itinéraire de Carême, qui s'apprête désormais à entrer dans les jours saints du mystère pascal de Jésus, parvient à un tournant décisif : se détacher du mal et choisir le bien.

Cela a été, en quelque sorte, l'objet de notre appel à la conversion depuis le mercredi des Cendres jusqu'à ce jour. Mais maintenant cet évangile nous amène plus loin : un choix entre le bien et le mal ne suffit plus. Il nous faut maintenant choisir le Bien véritable, le Dieu véritable et abandonner, en conséquence, tout dieu façonné à notre image et ressemblance.

« Celui d'entre vous qui est sans péché, qu'il soit le premier à lui jeter une pierre ». Autrement dit, Jésus n'appelle pas le bien « mal » ou le mal « bien ». Jésus ne canonise ni cette femme ni l'adultère qu'elle a commis ; il ne dit pas que les scribes et les pharisiens ont tort de considérer l'adultère comme une grave violation de la volonté de Dieu. Ce n'est pas à ce niveau-là que Jésus intervient. Mais par cette invitation, qui est devenue célèbre, Jésus retourne leur regard de jugement, de condamnation et de violence contre eux-mêmes, et c'est ainsi qu'il le désarme : *« Celui d'entre vous qui est sans péché, qu'il soit le premier à lui jeter une pierre ».*

Jésus désarme leur jugement impitoyable, en mettant ces professionnels du sacré dans la bonne posture pour juger, à savoir celle qui doit avouer qu'ils sont non seulement incapables, mais même indignes de juger.

C'est pourquoi, dans cet évangile, on dépasse même le seul concept de miséricorde, comme si ces scribes et pharisiens avaient été eux-mêmes trahis par l'adultère de cette femme. Si d'un côté Jésus, par tout son ministère, nous appelle et nous introduit à la vie nouvelle des enfants de Dieu qui est plus exigeante que la simple interdiction de l'adultère formel, nous invitant à renoncer même au moindre adultère du cœur, d'un autre côté, avec la même force de persuasion, Jésus nous apprend à suspendre tout jugement à l'égard de qui que ce soit.

Lorsque nous jugeons quelqu'un, même si nous nous appuyons sur des valeurs évangéliques, en réalité, nous sommes en train de nous éloigner de l'évangile.

Renoncer à juger ne veut pas dire renoncer à faire nôtre et à promouvoir la doctrine, qui est aussi morale, de l'évangile, et cela ne signifie pas non plus se laisser aller à un subjectivisme éthique ou religieux, où il n'y aurait plus aucune vérité valable pour tous. Renoncer à juger consiste à être conscient que le passage de la doctrine objective au jugement subjectif d'une personne dans son unicité nous est interdit car Dieu seul peut juger, lui qui connaît le cœur de tout homme.

Ce qui de fait est une grâce, car cela nous permet enfin de ne proposer à tous nos frères et sœurs qu'une seule attitude : celle de la miséricorde, de l'accueil, de la disponibilité à marcher avec eux ; celle aussi de la correction fraternelle lorsque cela est opportun, mais toujours avec bienveillance et sans porter le poids d'un jugement qui ne nous appartient pas. Voilà le bien véritable, celui qui est une école d'amour, parfois laborieuse mais qui peut être vécue avec joie si nous en comprenons la valeur et la fin, et nous ouvrir à une fraternité vraiment universelle.